

ISSN 2071 - 1964

**Revue interafricaine de littérature,
linguistique et philosophie**

Particip'Action

**Revue semestrielle. Volume 14, N°2 – Juillet 2022
Lomé – Togo**

ADMINISTRATION DE LA REVUE *PARTICIP'ACTION*

Directeur de publication : Pr Komla Messan NUBUKPO

Coordinateurs de rédaction : Pr Kodjo AFAGLA

Secrétariat : Dr Ebony Kpalambo AGBOH
: Dr Komi BAFANA
: Dr Kokouvi M. d'ALMEIDA
: Dr Isidore K. E. GUELLY

COMITE SCIENTIFIQUE ET DE RELECTURE

Président : Martin Dossou GBENOUGA, Professeur titulaire (Togo)

Membres :

Pr Augustin AÏNAMON (Bénin), Pr Kofi ANYIDOHO (Ghana), Pr Zadi GREKOU (Côte d'Ivoire), Pr Akanni Mamoud IGUE, (Bénin), Pr Mamadou KANDJI (Sénégal), Pr Guy Ossito MIDIOHOUAN (Bénin), Pr Bernard NGANGA (Congo Brazzaville), Pr Norbert NIKIEMA (Burkina Faso), Pr Adjai Paulin OLOUKPONA-YINNON (Togo), Pr Issa TAKASSI (Togo), Pr Simon Agbéko AMEGBLEAME (Togo), Pr Marie-Laurence NGORAN-POAME (Côte d'Ivoire), Pr Kazaro TASSOU (Togo), Pr Ambroise C. MEDEGAN (Bénin), Pr Médard BADA (Bénin), Pr René Daniel AKENDENGUE (Gabon), Pr Konan AMANI (Côte d'Ivoire), Pr Léonard KOUSSOUHON (Bénin), Pr Sophie TANHOSOU-AKIBODE (Togo).

Relecture/Révision

- Pr Kazaro TASSOU
- Pr Ataféi PEWISSI
- Pr Komla Messan NUBUKPO

Contact : Revue *Particip'Action*, Faculté des Lettres, Langues et Arts de l'Université de Lomé – Togo.

01BP 4317 Lomé – Togo

Tél. : 00228 90 25 70 00/99 47 14 14

E-mail : participaction1@gmail.com

© Juillet 2022

ISSN 2071 – 1964

Tous droits réservés

LIGNE EDITORIALE DE PARTICIP'ACTION

Particip'Action est une revue scientifique. Les textes que nous acceptons en français, anglais, allemand ou en espagnol sont sélectionnés par le comité scientifique et de lecture en raison de leur originalité, des intérêts qu'ils présentent aux plans africain et international et de leur rigueur scientifique. Les articles que notre revue publie doivent respecter les normes éditoriales suivantes :

1.1 Soumission d'un article

La Revue *Particip'Action* reçoit les projets de publication par voie électronique. Ceci permet de réduire les coûts d'opération et d'accélérer le processus de réception, de traitement et de mise en ligne de la revue. Les articles doivent être soumis à l'adresse suivante (ou conjointement) : participaction1@gmail.com

1.2 L'originalité des articles

La revue publie des articles qui ne sont pas encore publiés ou diffusés. Le contenu des articles ne doit pas porter atteinte à la vie privée d'une personne physique ou morale. Nous encourageons une démarche éthique et le professionnalisme chez les auteurs.

1.3 Recommandations aux auteurs

L'auteur d'un article est tenu de présenter son texte dans un seul document et en respectant les critères suivants :

Titre de l'article (obligatoire)

Un titre qui indique clairement le sujet de l'article, n'excédant pas 25 mots.

Nom de l'auteur (obligatoire)

Le prénom et le nom de ou des auteurs (es)

Présentation de l'auteur (obligatoire en notes de bas de page)

Une courte présentation en note de bas de page des auteurs (es) ne devant pas dépasser 100 mots par auteur. On doit y retrouver obligatoirement le nom de l'auteur, le nom de l'institution d'origine, le statut professionnel et l'organisation dont il relève, et enfin, les adresses de courrier électronique du ou des auteurs. L'auteur peut aussi énumérer ses principaux champs de recherche et ses principales publications. La revue ne s'engage toutefois pas à diffuser tous ces éléments.

Résumé de l'article (obligatoire)

Un résumé de l'article ne doit pas dépasser 160 mots. Le résumé doit être à la fois en français et en anglais (police Times new roman, taille 12, interligne 1,15).

Mots clés (obligatoire)

Une liste de cinq mots clés maximum décrivant l'objet de l'article.

Corpus de l'article

-La structure d'un article, doit être conforme aux règles de rédaction scientifique, selon que l'article est une contribution théorique ou résulte d'une recherche de terrain.

-La structure d'un article scientifique en lettres et sciences humaines se présente comme suit :

- Pour un article qui est une contribution théorique et fondamentale :

Introduction (justification du sujet, problématique, hypothèses/objectifs scientifiques, approche), Développement articulé, Conclusion, Bibliographie.

- Pour un article qui résulte d'une recherche de terrain :

Titre,

Prénom et Nom de l'auteur,

Institution d'attache, adresse électronique (note de bas de page),

Résumé en français. Mots-clés, Abstract, Keywords,

Introduction, Méthodologie, Résultats et Discussion, Conclusion, Bibliographie.

Par exemple : Les articles conformes aux normes de présentation, doivent contenir les rubriques suivantes : introduction, problématique de l'étude, méthodologie adoptée, résultats de la recherche, perspectives pour recherche, conclusions, références bibliographiques.

Tout l'article ne doit dépasser 17 pages,

Police Times new roman, taille 12 et interligne 1,5 (maximum 30 000 mots). La revue *Particip'Action* permet l'usage de notes de bas de page pour ajouter des précisions au texte. Mais afin de ne pas alourdir la lecture et d'aller à l'essentiel, il est recommandé de **faire le moins possible usage des notes (10 notes de bas de page au maximum par article).**

- A l'exception de l'introduction, de la conclusion, de la bibliographie, les articulations d'un article doivent être titrées, et numérotées par des chiffres (**exemples : 1. ; 1.1. ; 1.2 ; 2. ; 2.2. ; 2.2.1 ; 2.2.2. ; 3. ; etc.).**

Les passages cités sont présentés en romain et entre guillemets. Lorsque la phrase citant et la citation dépassent trois lignes, il faut aller à la ligne, pour présenter la citation (interligne 1) en romain et en retrait, en diminuant la taille de police d'un point. Insérer la pagination et ne pas insérer d'information autre que le numéro de page dans l'en-tête et éviter les pieds de page.

Les figures et les tableaux doivent être intégrés au texte et présentés avec des marges d'au moins six centimètres à droite et à gauche. Les caractères dans ces figures et tableaux doivent aussi être en Times 12. Figures et tableaux doivent avoir chacun(e) un titre.

Les citations dans le corps du texte doivent être indiquées par un retrait avec tabulation 1 cm et le texte mis en taille 11.

Les références de citations sont intégrées au texte citant, selon les cas, de la façon suivante :

- (Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur, année de publication, pages citées) ; - Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur (année de publication, pages citées). Exemples :

- En effet, le but poursuivi par **M. Ascher (1998, p. 223)**, est « d'élargir l'histoire des mathématiques de telle sorte qu'elle acquière une perspective multiculturelle et globale (...), d'accroître le domaine des mathématiques : alors qu'elle s'est pour l'essentiel occupée du groupe professionnel occidental que l'on appelle les mathématiciens (...) ».

- Pour dire plus amplement ce qu'est cette capacité de la société civile, qui dans son déploiement effectif, atteste qu'elle peut porter le développement et l'histoire, S. B. Diagne (1991, p. 2) écrit :

Qu'on ne s'y trompe pas : de toute manière, les populations ont toujours su opposer à la philosophie de l'encadrement et à son volontarisme leurs propres stratégies de contournements. Celles-là, par exemple, sont lisibles dans le dynamisme, ou à tout le moins, dans la créativité dont sait preuve ce que l'on désigne sous le nom de secteur informel et à qui il faudra donner l'appellation positive d'économie populaire.

- Le philosophe ivoirien a raison, dans une certaine mesure, de lire, dans ce choc déstabilisateur, le processus du sous-développement. Ainsi qu'il le dit :

le processus du sous-développement résultant de ce choc est vécu concrètement par les populations concernées comme une crise globale : crise socio-économique (exploitation brutale, chômage permanent, exode accéléré et douloureux), mais aussi crise socio-culturelle et de civilisation traduisant une impréparation sociohistorique et une inadaptation des cultures et des comportements humains aux formes de vie imposées par les technologies étrangères. (S. Diakité, 1985, p. 105).

Pour les articles de deux ou trois auteurs, noter les initiales des prénoms, les noms et suivis de l'année (J. Batee et D. Maate, 2004 ou K. Moote, A. Pooul et E. Polim, 2000). Pour les articles ou ouvrages collectifs de plus de trois auteurs noter les initiales des prénoms, le nom du premier auteur et la mention "et al" (F. Loom et al, 2003). Lorsque plusieurs références sont utilisées pour la même information, celles-ci doivent être mises en ordre chronologique (R. Gool, 1998 et M. Goti, 2006).

Les sources historiques, les références d'informations orales et les notes explicatives sont numérotées en série continue et présentées en bas de page.

Références bibliographiques (obligatoire)

Les divers éléments d'une référence bibliographique sont présentés comme suit : NOM et Prénom (s) de l'auteur, Année de publication, Zone titre, Lieu de publication, Zone Editeur, pages (p.) occupées par l'article dans la revue ou l'ouvrage collectif.

Dans la zone titre, le titre d'un article est présenté en romain et entre guillemets, celui d'un ouvrage, d'un mémoire ou d'une thèse, d'un rapport, d'une revue ou d'un journal est présenté en italique. Dans la zone Editeur, on indique la Maison d'édition (pour un ouvrage), le Nom et le numéro/volume de la revue (pour un article). Au cas où un ouvrage est une traduction et/ou une réédition, il faut préciser après le titre le nom du traducteur et/ou l'édition (ex : 2^{de} éd.).

Ne sont présentées dans les références bibliographiques que les références des documents cités. Les références bibliographiques sont présentées par ordre alphabétique des noms d'auteur. Il convient de prêter une attention particulière à la qualité de l'expression. Le Comité scientifique de la revue se réserve le droit de réviser les textes, de demander des modifications (mineures ou majeures) ou de rejeter l'article de manière définitive ou provisoire (si des corrections majeures doivent préalablement y être apportées). L'auteur est consulté préalablement à la diffusion de son article lorsque le Comité scientifique apporte des modifications. Si les corrections ne sont pas prises en compte par l'auteur, la direction de la revue *Particip'Action* se donne le droit de ne pas publier l'article.

AMIN Samir, 1996, *Les défis de la mondialisation*, Paris, Le Harmattan.

AUDARD Cathérine, 2009, *Qu'est-ce que le libéralisme ? Ethique, politique, société*, Paris, Gallimard.

BERGER Gaston, 1967, *L'homme moderne et son éducation*, Paris, PUF.

DIAGNE Souleymane Bachir, 2003, « Islam et philosophie. Leçons d'une rencontre », *Diogenes*, 202, p. 145-151.

DIAKITE Sidiki, 1985, *Violence technologique et développement. La question africaine du développement*, Paris, Le Harmattan.

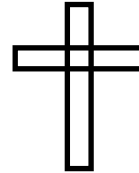
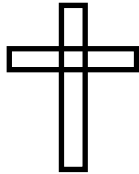
NB1 : Chaque auteur dont l'article est retenu pour publication dans la revue *Particip'Action* participe aux frais d'édition à raison de **55.000** francs CFA (soit **84 euros** ou **110** dollars US) par article et par numéro. Il reçoit, à titre gratuit, un tiré-à-part.

NB2 : La quête philosophique centrale de la revue *Particip'Action* reste : **Fluidité identitaire et construction du changement : approches pluri-et/ou transdisciplinaires.**

Les auteurs qui souhaitent se faire publier dans nos colonnes sont priés d'avoir cette philosophie comme fil directeur de leur réflexion.

La Rédaction

NE LES OUBLIONS PAS



L'année dernière, alors que le précédent numéro du ***Particip'Action*** était sous presses, nous avons appris avec beaucoup de peine le décès de notre très cher collègue et ami, le Professeur titulaire Taofiki KOUMAKPAÏ du département d'anglais de l'université d'Abomey Calavi au Bénin.

Cette année-ci, c'est également avec beaucoup de douleur que nous venons de perdre un autre très cher collègue et ami, le Professeur titulaire Serge GLITHO du département d'allemand de l'université de Lomé au Togo.

L'un et l'autre étaient titulaires d'un doctorat de troisième cycle et d'un doctorat d'Etat. Pendant de longues années, ils ont été des membres très appréciés du comité scientifique et de relecture de notre revue commune. Nous les remercions très sincèrement pour leur amitié et leur engagement.

Il s'agit de deux éminents enseignants-chercheurs qui, dans leurs domaines de spécialités, ont formé une relève solide et digne de confiance.

Gardons au plus profond de nos cœurs, la mémoire de leurs précieuses contributions au développement de nos deux pays.

Lomé, le 22 juillet 2022

Pour *Particip'Action*,

Pr K. M. NUBUKPO, Directeur de publication

SOMMAIRE

LITTÉRATURE

1. La représentation du corps féminin dans *Celles qui attendent* de Fatou Diome
Ayaovi Xolali MOUMOUNI-AGBOKE.....13
2. Écriture migratoire et déconstruction du mythe de l'eldorado dans *le ventre de l'atlantique*, *Kétala* et *Celles qui attendent* de Fatou Diome
Kokouvi SOLETODJI37
3. Figures de la terre et terre de figure chez Albert Camus
Ahmadou Bamba KA55
4. Entre pays de départ et pays d'accueil : le dilemme de l'écrivain antillais de langue française
Terry Aigbeovbios OSAWARU.....75
5. Sex, Race, and Gender: Healing the Cleft Body in Parks's *Venus*
Yao Katamatou KOUMA.....91
6. A Transatlantic Analysis of Violence in Alex La Guma's *A Walk in the Night* and Alice Walker's *The Third Life of Grange Copeland*
Ebony Kpalambo AGBOH & Koffitsè Ekélékana Isidore GUELLY.....109
7. African American Female Agency and Racial Cohesion in Morrison's *Sula*
Hodabalo POTCHOWAI.....133

LINGUISTIQUE

8. Etude polysémique de deux verbes kabiye : tóóv "manger" et ñóú "boire"
Palakyém MOUZOU.....151
9. A Morphosemantic Study of the Word *Ablɔdɛ* in Gengbè: From Cultural to Linguistic Analyses
Manohoamékpo KOUKOU DJOE.....167

PHILOSOPHIE ET SCIENCES SOCIALES

10. Lecture critique de la constitution des Etats -Unis : le souci de la postérité, comme gages institutionnels de développement
Alexandre NUBUKPO.....189
11. La maladie à coronavirus ou covid-19 est-elle synonyme de manque de liberté de l'humanité ?
Aimé THIEMELE203

ENTRE PAYS DE DÉPART ET PAYS D'ACCUEIL: LE DILEMME DE L'ÉCRIVAIN ANTILLAIS DE LANGUE FRANÇAISE

Terry Aigbeovbiosa OSAWARU*

Résumé

Depuis le premier tiers du XXe siècle, la littérature antillaise d'expression française est plutôt une littérature de lutte et d'affirmation de soi. Elle a témoigné d'une résistance farouche aux injustices du monde « blanc » et, jusqu'aux années quatre-vingt, son engagement au côté du peuple n'a jamais été mis en doute. Depuis cette période, on remarque qu'un grand nombre d'écrivains antillais se sont progressivement installés ailleurs (surtout en France), pour des raisons, notamment économiques. D'aucuns même y sont nés. Cette évolution a induit la situation suivante: les écrivains francophones vivant hors de leurs îles ne structurent plus nécessairement leurs œuvres pour le public des Antilles. Les thèmes majeurs traités par nombre d'écrivains vivant à l'extérieur cherchent en effet à résoudre des problèmes individuels et ne portent plus forcément sur des questions qui agitent leur collectivité d'origine. Et comme ces écrivains évoluent désormais au carrefour de deux mondes, ils adoptent des perspectives susceptibles de plaire à deux publics (le public antillais et celui du pays où ils séjournent), dont les attentes diffèrent largement. Au lieu d'aborder des thèmes comme les injustices économiques, la dignité de l'homme noir, l'abolition des préjugés raciaux, l'affirmation des origines, l'écrivain en exil met donc plutôt l'accent sur sa place ou celle des siens dans le pays hôte, ou encore sur des sujets pouvant intéresser ce dernier. Cette absence de Martinique ou de Guadeloupe qui engendre également une relative incapacité à concevoir clairement la réalité antillaise donne naissance à une littérature individualiste chez ces écrivains. En examinant cette question d'individualisme, notre étude encourage les écrivains antillais de la diaspora à revoir leur engagement littéraire au profit de leur terre natale. Les méthodologies que nous comptons employer sont les approches psychanalytique et sociologique étant donné que ces deux méthodologies ont servi, de la même façon, de guide à des critiques littéraires comme Raphaël Lucas, Léonard Sainville, Lydie Moudileno, Daniel Delas, Dahouda Kanaté pour ne mentionner que ceux-là qui ont eu leur mot à dire à cet égard.

Mots-clés. Engagement, public, Ecrivains, Individualisme, Collectivité

* University of Benin, Benin-City (Nigeria); E-mail: aigbeovbiosa.osawaru@uniben.edu

Abstract

Since the beginning of the twentieth century, francophone Caribbean literature has rather been a literature of protest and of self-affirmation. It witnessed a vehement resistance against the injustices of the “white man” up to the 1980s, and since then, its commitment in support of the Caribbean people has never been in doubt. The high number of intellectuals and Caribbean writers have sojourned abroad (mostly to France) basically for economic reasons. None of them was born there. This led to a situation where the francophone Caribbean writers living abroad no longer necessarily structure their works to address the plight of the Caribbean person. Contrarily, major themes treated by a good number of Caribbean francophone writers living outside the islands seek to resolve individual problems instead of bringing collective issues to the front burner. Given the fact that Caribbean francophone writers living abroad have evolved over the years in between the two different worlds, they opt for themes that are directed towards the yearnings and aspirations of two different groups of readers (the francophone Caribbean readers and those of their country of residence) with divergent views. Instead of treating themes such as economic oppression, the dignity of the black Caribbean man, the abolition of racism and the past history of the blacks in the Caribbean islands of Martinique and Guadeloupe, the Caribbean writer attaches importance to themes that edify himself and his host country, or to themes that interest the latter. The francophone Caribbean writer’s long duration of absence from the islands of Martinique and Guadeloupe gave rise to an individualistic literature on the part of the writers. While interrogating this question of individualism, our study encourages the Caribbean writers living in the Diaspora to reexamine their literary commitment to capture the realities of their land of birth. The critical approaches we have set out to use in this study are the psychological and sociological theories given that the said approaches played a major role for literary critics such as Raphaël Lucas, Léonard Sainville, Lydie Moudileno, Daniel Delas, Dahouda Kanaté just to mention a few, who have made strong statements in this regard.

Keywords. Commitment, Public, Writers, Individualism, Collectivity.

Introduction

La littérature antillaise de langue française ne cesse pas de retenir l’attention de beaucoup de critiques littéraires en raison des réalités complexes dans lesquelles les écrivains antillais effectuent leur carrière littéraire. Les écrivains dont il sera question ici sont ceux qui sont

originaires de la Martinique et de la Guadeloupe, départements d'outre-mer (DOM) de la France. Cette étude fait référence à une acception restreinte du terme « antillais », laquelle s'impose de plus en plus. Certains de ces écrivains ont quitté leur terre pour vivre à l'extérieur. Ils sont désormais exposés à deux publics et cela a une incidence sur les thèmes qu'ils traitent en littérature. La raison de cette oscillation entre loyauté au pays d'accueil et fidélité au pays d'origine tiendrait du fait que ces intellectuels, de plus en plus, ont du mal à s'identifier à leur milieu de départ. Séjournant à l'extérieur du pays natal, ils sont dorénavant aux prises avec d'autres références culturelles, idéologiques, avec un quotidien qui les éloigne des enjeux ou projets de leurs pays. Dans Dieu nous l'a donné de M. Condé (1972, p. 27), on trouve chez Dieudonné, le personnage principal, des effets de cette distanciation. De retour chez lui, il déplore sa frustration d'être devenu, en quelque sorte, étranger aux siens:

Je viens de passer dix ans en France, dix ans de souffrance et d'humiliations, car je n'étais pas un étudiant aux mains pleines, moi! Je n'ai jamais connu que les chambres de bonne, sans feu, la faim, l'envie, le désir de la mort [...]. Je bandais tout seul! Une seule idée me tenant debout. Revenir dans ce pays où je suis né. Et aujourd'hui de retour chez moi, j'aperçois que je ne sais plus parler à mon peuple. Je ne sais plus son langage, ses mots de bonheur ou de chagrin! Quand j'ouvre la bouche, on rit! Il vient de chez eux, il a vécu dix ans chez eux.

Et E. Glissant (1981, p. 74) en réplique, indique que:

L'émigré antillais en France est ambigu, il mène la vie de l'émigré, mais il a un statut de citoyen! [...] Il se sent Français, mais il subit des formes latentes ou déclarées de racisme, tout comme un Arabe ou un Portugais

Comme pour le Dieudonné de Condé, l'écrivain antillais de l'extérieur peut ne plus être reconnu par son milieu d'origine car toutes ces années passées à l'étranger ont altéré son identité. Maryse Condé évoque ce problème chez l'écrivain antillais vivant à l'étranger. Dans Hérémakhonon, le personnage principal, Véronica, (M. Condé 1976, p. 237) dit ceci:

Quelle farce! Moi qui pleure mon identité détruite, car c'est cela n'est-ce pas? Je viens ici comme voyageur de l'Europe mon île natale, je viens ici œuvrer à d'autres aliénations

Donc, en principe, contre son engagement littéraire, l'écrivain antillais ignore la réalité profonde de son peuple pour permettre la floraison de sa carrière d'écrivain. Ce fait implique que l'écrivain antillais se trouve obligé par les forces en jeu de ne pas trop traiter la réalité du peuple antillais. De toute évidence c'est ce type d'angoisse que P. Chamoiseau (1997, p.17) décrit comme suit:

Comment écrire alors que ton imaginaire s'abreuve, du matin jusqu'aux rêves à des images, des pensées, des valeurs qui ne sont pas les tiennes? Comment écrire quand ce que tu es végété en dehors des élans qui déterminent ta vie? Comment écrire, dominé?

L'écrivain antillais se voit confronté à ce problème issu de la méconnaissance de la réalité et de l'époque que traverse le peuple antillais. Rappelons que cet écrivain qui vit hors des Antilles, est éloigné du public auquel devrait être destinée son œuvre. Il va sans dire que l'œuvre alors produite n'a que des destinataires se trouvant surtout dans la Métropole et ces derniers n'ont que des idées approximatives sur des réalités antillaises. Il est remarqué que ces facteurs qui empêchent la perspective du dit écrivain et qui sont énumérés ci-dessus ne permettent pas à l'écrivain antillais de l'extérieur d'appréhender la dure réalité des Antilles jusqu'à un tel niveau où il apparaîtrait, à première vue, que de tels romans enfin produits ne trouveront pas de lecteurs acharnés et passionnés au sein des lecteurs martiniquais et guadeloupéens vivant dans les îles antillaises. Il est donc fort probable que de telles publications romanesques seront accueillies surtout par des lecteurs qui, selon L. Sainville (1959, p. 42), « ont mille chances de trouver dans ce que nous leur proposons des sentiments et des idées qui leur déplaisent ». Alors, la publication de telles œuvres ne sont pas assurée.

1. L'optique de l'écrivain antillais du dehors

L'écrivain antillais de l'extérieur écrit la plupart de fois en s'adossant contre ses expériences personnelles, voilà pourquoi il est important de souligner qu'en grande partie, l'œuvre littéraire antillaise n'encadre pas pour ainsi dire le souci de la collectivité. Ceci parce que la plupart des œuvres littéraires antillaises de l'extérieur ne sont destinées à aucun public spécifique pour ainsi dire. C'est peut-être parce que beaucoup d'écrivains antillais vivant à l'étranger traitent dans leurs œuvres des thématiques à titre universel. Nous constatons qu'à l'heure actuelle, on repère une poignée de romans antillais en provenance de l'extérieur qui sont « engagés » pour le bien-être des Antillais comme une collectivité. L'engagement dans le monde de la littérature étant un concept qui préconise la schématisation et, par conséquent, la mise en œuvre, chez l'écrivain, des points forts et de la voie à suivre pour améliorer leur sort dans la société. Il va sans dire que l'écrivain antillais ne vise pas un public particulier. La plupart de ces écrivains ne font que présenter dans leurs œuvres leurs visions du monde. Et cette vision peut ne pas s'accorder avec l'intérêt de la collectivité. Dans une interview accordée à F. Pfaff (1993, p. 45), M. Condé explique que:

En ce qui me concerne, j'écris pour moi-même et éventuellement pour ceux qui, de quelques pays qu'ils soient, me lisent. Quand on écrit, on n'écrit pas pour un public précis, on écrit d'abord pour soi, pour atteindre un certain équilibre, et parce qu'on ne peut pas s'en empêcher. Tant mieux si ce qu'on écrit coïncide avec l'attente d'un public. Mais on ne pense pas consciemment à un public auquel l'œuvre serait destinée. Enfin, je parle pour moi.

Condé ne fait que confirmer cette perspective qui ne tient pas compte de la collectivité et qui caractérise les œuvres des écrivains antillais vivant à l'étranger.

En ce qui concerne les propos entre une œuvre littéraire et son public, C. Mokwenye (1997, p. 95) nous explique ce qui doit constituer la bonne procédure

La création littéraire implique forcément, en fin de compte, un écrivain qui écrit et un public capable de lire ce qui a été écrit par l'écrivain. Ce qui veut dire que tout écrivain, avant de poser son stylo sur papier, a déjà à l'esprit une idée du public visé, auquel est destinée l'œuvre en question. Dès ce moment-là, le contenu de son œuvre, comme sa présentation stylistique, est soumis à des considérations relatives à l'attente du public en vue.

C'est cette idée d'avoir un public visé en principe qui manque lamentablement à certains écrivains antillais de l'extérieur.

A part le fait qu'on peut trouver certains écrivains antillais tels que Maryse Condé, Gisèle Pineau, Myriam-Warner Vierya, Raphaël Confiant et Patrick Chamoiseau qui, quelquefois, décident de ne pas prendre la réalité et l'aspiration collective de leur peuple comme la clé de voûte de leurs explorations thématiques, il existe aussi une catégorie regroupant certains écrivains antillais dont la préoccupation thématique est tissée autour du peuple antillais. En d'autres mots, ce groupe d'écrivains oscillent entre l'acception de l'engagement littéraire pour soutenir leurs concitoyens et le maniement de leurs œuvres, en atténuant leur perspicacité d'écrivain, pour plaire à leur pays de résidence. Cette mentalité qui vise la promotion de l'individu au détriment de la collectivité devient monnaie courante parce que l'écrivain antillais, dont la loyauté est tripartite est quelqu'un qui se trouve au carrefour de trois mondes ; les Antilles françaises, l'Afrique et la France. Ce partage d'appartenance et de loyauté culturelle le situe, malgré lui, en exil. Il lui est dorénavant impossible de s'ancrer dans une terre qu'il pourrait faire sienne pour ensuite rendre souple son écriture d'un point à l'autre et pour finalement témoigner du sort, de la misère et de l'aspiration de son peuple au monde entier. Dans le même ordre d'idée, D. Delas (2001, p. 90) affirme:

D'abord la vérité de l'exil: tout écrivain a dans un premier temps une vie double, une vie remplie du rêve du pays natal et une vie réelle consacrée à intégrer de nouvelles données culturelles, dans un second temps, il fait des choix pour se sortir de cette situation psychologiquement dangereuse.

Il est donc clair que les écrivains antillais font face alors à un grand dilemme qui consiste soit à critiquer et à dénoncer les injustices et oppressions faites contre le peuple antillais, en devenant engagé soit écrire uniquement des romans exotiques destinés à plaire à son public de son pays hôte. Chez Condé, par exemple, on déduit de cette situation non seulement le déboire qu'a vécu le personnage principal, Dieudonné. Dans *Dieu nous l'a donné*, le personnage principal incarne le sentiment de Maryse Condé car ce personnage exprime son incompréhension de l'aspiration, des plaies et de la réalité de son peuple. Le fait que Condé méconnaît la réalité proprement dite que traverse son peuple accentue son écriture surtout à l'égard de sa pièce de théâtre *Dieu nous l'a donné*. Ne soyons pas étonnés du fait que nous classifions Maryse Condé comme étant parmi les écrivains antillais francophones qui tombent sur le coup de la méconnaissance de la réalité antillaise parce que Maryse Condé le dit elle-même lors de l'interview qu'elle a accordée à F. Pfaff: "J'ai écrit *Dieu nous l'a donné* quand je suis retournée aux Antilles pour des vacances. J'avais quitté les Antilles à seize ans et j'y suis retournée pour la première fois dix-neuf ans plus tard." (F. Pfaff, 1993, p. 56). Il est évident que Condé, ayant passé une grande partie de sa vie jusqu'à présent (elle a aussi passé de longues années comme professeur d'Université aux Etats-Unis) hors des Antilles, aura sans doute du mal à comprendre totalement la réalité de son peuple.

Un autre écrivain pris dans ce piège est Gisèle Pineau. Elle, tout comme Maryse Condé, s'appuie sur une autre perspective d'engagement littéraire, c'est-à-dire exploiter l'essentiel de son enfance pour essayer de comprendre son être et son histoire. L'emploi d'une telle stratégie est basé sur une exploration, à titre individuel, des événements passés. Ce n'est guère étonnant de constater qu'il s'agit, dans la vaste majorité des romans de Pineau, des souvenirs d'enfance et d'une histoire qui se tisse autour des pensées et souvenirs de l'enfant. Que ce soit *L'exil* selon Julia, *Case*

mensonge, Caraïbes sur seine ou Un papillon dans la cité, non seulement on y voit un engagement individuel, mais aussi identifie le fait qu'une optique enfantine se fait sentir parce que selon K. Dahouda (2001, p.162):

La manière de l'enfance est en effet privilégiée auquel l'écrivain recourt pour métaphoriser avec plus d'acuité, les déboires liés au passé de la terre natale (...). Tout se passe comme si la mémoire de l'enfance renfermait, au sens figuré, les troubles et les perturbations inscrits originellement dans le passé négatif du pays natal.

On se rend vite compte du fait que l'engagement de Pineau se tissant autour de l'enfance pourrait être vu comme l'exercice outre mesure de sa liberté créatrice. Selon K. Echenim (2010, p. 8), l'écrivain et le public de chez lui doivent s'entendre sur la finalité de la création littéraire:

En d'autres termes, la liberté créatrice de l'écrivain ne peut se définir d'une manière réaliste que lorsqu'elle aide à structurer le sens de l'option collective. Le romancier ne peut exercer pleinement cette liberté créatrice que lorsque son discours est inséré à l'intérieur de l'aspiration collective.

Se prononçant sur cette difficulté de l'écrivain antillais à se faire accepter par son peuple, Suvelor, dans *Les Antilles dans l'impasse* d'A. Brossat et D. Maragnès (1981, p. 24) affirme que:

Il est certain qu'il existe en Martinique une distorsion entre le lecteur et l'écrivain (...). Ainsi, cette littérature représente d'une certaine façon ce pays. Mais il n'y a pas du retour du lecteur sur l'écrivain. On ne peut en rendre les écrivains coupables: ils sont installés au centre d'une contradiction, dans la mesure où ils ont été élevés dans le cadre de la culture occidentale française. Il est certain qu'ils peuvent écrire autrement qu'ils ne font.

Toujours dans *Les Antilles dans l'impasse*, ce problème est aussi expliqué par H. Pouillet (1981, p.51) qui affirme que les écrivains ne sont pas considérés comme faisant partie de la société antillaise;

En Guadeloupe, les intellectuels sont souvent associés au statut de petit-bourgeois. Il y a un double fossé entre les intellectuels et la masse de la population. Il y a un statut d'intellectuel, tu vas aux gens, ils sont froids. Ils te perçoivent comme quelqu'un qui a beaucoup de bonne volonté, qui est bien gentil, mais qui n'est pas des leurs.

Cette dernière citation relève de l'image réelle que les Antillais se font de leurs écrivains. Ayant passé le plus clair de leur vie hors des Antilles françaises, les écrivains antillais vivant surtout à l'étranger sont conçus comme appartenant à un autre monde. Dans cet ordre des choses, un autre écrivain qu'on trouve est Myriam-Warner Vierya. Auteur de deux fameux romans *Juletane* et *Le quimboiseur l'avait dit...*, Myriam, il le semble, dédie *Juletane* à une quête identitaire en Afrique. *Juletane*, en tant que roman éponyme, nous présente le personnage principal, Juletane, qui est excitée par l'idée qu'elle allait retrouver son identité perdue en se mariant avec Mamadou, un Africain qu'elle rencontre à Paris. Elle accompagne Mamadou en Afrique en pensant qu'elle sera acceptée dans le continent de ses aïeux. A la longue, ses rêves se sont transformés peu à peu en cauchemars, car elle est perçue comme étrangère appartenant à la race blanche. Bref, sa vie en Afrique n'a été qu'une série de déceptions.

Pour ce qui est de *Le Quimboiseur l'avait dit...*, Myriam tourne sa quête vers la France. Elle présente dans son roman, un personnage obsédé par le désir d'appartenir à la race blanche. La mère de Rosette était prête à tout laisser tomber y compris sa famille noire, ce qui la rattachait à la peau noire dans sa quête de jouir des mêmes droits que les Blancs et d'habiter en France.

Pour le cas de Patrick Chamoiseau, il consacre, lui aussi, une partie importante de son écriture à l'exploration de la problématique antillaise à partir d'une présentation de l'enfance antillaise. Voilà pourquoi la trilogie *Antan d'enfance* (1990), *Chemin d'école* (1994), et *A bout d'enfance* (2005), consacrés aux aspirations et aux défis de l'enfant antillais, est facilement considérée comme des romans bien réussis. Chamoiseau choisit, de toute évidence, d'aborder la réalité antillaise selon une perspective qui lui plaît: l'enfance.

Comme pour montrer sa résignation devant cette nouvelle perspective de la littérature antillaise qui prend sa distance de celle conçue par les pères fondateurs (René Maran, Aimé Césaire et Léon Gontran Damas pour ne mentionner que ceux-là) de cette littérature, Raphaël Confiant montre dorénavant sa préférence pour la science-fiction. Dans une interview accordée à M. Obszynski (2008, p.149), Confiant précise:

Je suis en train de faire un changement radical, celui qui consistera à ne plus faire une littérature de manière historique, sociohistorique. Je suis en train de me diriger vers la science-fiction, une vraie science-fiction.

De toute évidence, il semble que les écrivains antillais se soient transformés en «écrivain génie» où l'écrivain croit comprendre toute la réalité et toute la complexité de l'existence de l'homme antillais tout en passant pour le porte-parole de son peuple sans maintenir une liaison directe avec ce dernier. Précisons que cette action définit ces écrivains comme individualistes car la littérature antillaise de nos jours suit un chemin qui prend évidemment sa distance de celle de l'époque de Césaire ou de Zobel. Ceci dit, nous reconnaissons le droit de libre arbitre à l'écrivain antillais contemporain d'essayer d'appréhender la réalité de son peuple comme bon lui semble. Notre propos ici cherche essentiellement à faire prendre conscience aux écrivains antillais vivant ailleurs que la vie de leurs concitoyens vivant au pays constitue une référence fondamentale de leur création littéraire.

2. Le Public cible de l'écrivain antillais de la diaspora

Pour nous, les écrivains antillais doivent être à même de représenter une perception de la fonction littéraire dans leurs œuvres. On espère donc assister à une certaine forme d'engagement de la part de l'écrivain antillais francophone, car l'écrivain antillais ne doit pas écrire pour ne rien dire. On s'attend à ce qu'il renaisse de ses cendres, qu'il n'ait pas de bornes en matière des thèmes traités et que son peuple puisse concevoir son écriture

comme une bouée de sauvetage. Cette idée rejoint celle de R. Barthes (1965, p. 66) quand il affirme qu' :

Il n'est pas donné à l'écrivain de choisir son écriture dans une sorte d'arsenal intemporel des formes littéraires. C'est sous la pression de l'histoire et de la tradition que s'établissent les écritures possibles d'un écrivain donné.

Etre écrivain engagé veut dire qu'on est sommé de témoigner de la réalité que traversent ses concitoyens. La tâche que lui octroie la réalité de la vie de son peuple est vue aux yeux de plusieurs critiques comme un élément indispensable qui doit accompagner toute œuvre littéraire. Voilà pourquoi C. Mokwenye (1997, p. 99) conclut que :

La responsabilité de l'écrivain antillais repose indéniablement sur son engagement du côté du peuple, cette littérature étant sensiblement marquée par sa préoccupation du dévoilement de la réalité des îles antillaises.

Il s'en suit que tout homme de culture est, dans un premier temps, contraint à un rôle mandataire présupposant non seulement la défense, mais aussi l'illumination et le rayonnement de la culture et de la vie sociale, économique et politique du peuple dont il est le représentant. Malheureusement, ceci n'est pas le cas chez certains écrivains antillais vivant ailleurs. Il s'agit là des écrivains qui se retrouvent entre deux mondes avec des réalités différentes. Ce partage d'appartenance entre solidarité au pays natal et affection à la Métropole se conçoit aussi comme une double vision du monde. Ce fait trouve du bien-fondé chez l'écrivain antillais à cause de l'oubli de la terre natale et de la difficulté chez l'écrivain antillais francophone d'axer, à un niveau raisonnable, son œuvre sur la réalité politique, sociale, historique et économique à cause des exigences du pays hôte. Il ne se trouve dorénavant qu'entre le fait de se maintenir dans la ligne droite de la lutte chez son peuple pour la libération culturelle, sociale et politique et les exigences de sa carrière littéraire. Ce qui fait que quand il prend sa plume, l'écrivain antillais de l'ailleurs essaie de structurer son

œuvre littéraire de façon à satisfaire les besoins de deux publics différents. D'abord, on s'attend dans son pays natal, à ce qu'il soit fidèle à travers son écriture, aux nombreux cris des « laissés pour compte et des damnés de la terre ». Ses confrères veulent, selon A. Césaire (1939, p.42), *Cahier d'un retour au pays natal*, que « sa bouche soit celle des malheurs qui n'ont point de bouche, sa voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir ». Ne pas répondre ainsi à cette attente aura pour conséquence le fait que l'écrivain antillais de la diaspora sera considéré comme un traître, un renégat aux yeux de ses frères antillais.

Certaines questions qui se posent ici sont celles-ci : être écrivain ne laisse-t-il pas croire que la personne dont il s'agit ait pu se mettre en dehors de son écriture ? De surcroît, n'aurait-on pas droit de s'attendre à ce que l'écrivain ne soit pas conditionné et téléguidé outre mesure par ses pulsions subconscientes et par les forces en jeu dans son pays de résidence ? Autrement dit, il faut que l'écrivain soit capable de rendre à l'écrit ses idées vis-à-vis d'une situation quelconque sans que ses sentiments subjectifs, mêmes les moins perceptibles, ne viennent modifier ou donner une autre direction à sa création littéraire. De l'autre côté, il court le risque de ne pas avoir accès à des maisons d'éditions bien assises dans la « Grande République des lettres » s'il tente de répondre de manière compréhensive aux besoins de son peuple. L. Sainville (1959, p. 47-48) nous explique ce dilemme des écrivains martiniquais et guadeloupéens de l'extérieur :

Quand on a rédigé un manuscrit, quand on l'a lu et relu, corrigé et recorrige, on n'a encore fait que la moitié de la besogne, pas même peut-être ! Le manuscrit sera-t-il publié ? Sa publication dépendra-t-elle de sa valeur intrinsèque ou de son actualité ? Naïf serait celui qui peut supposer qu'il suffit de faire un bon ouvrage pour qu'il soit immédiatement pris en considération et couronné. Chef d'œuvre pour celui-ci, il sera tenu par un autre comme négligeable et dépourvu d'intérêt.

Cette citation renforce le fait que l'écrivain antillais doit faire face à des impasses solides dans son essai de se faire publier et de se faire lire. L'un de ses obstacles s'élève donc pendant que le texte est sur le point d'être publié.

2.1. L'Equilibre préconisé

Le monde littéraire proprement dit ne laisse à l'écrivain la liberté d'écrire sans s'engager à une cause particulière. Quand il s'agit de l'aspiration de son peuple, l'écrivain antillais, qu'il séjourne ailleurs ou en terre natale, doit être à la hauteur de cette attente telle qu'elle est décrite par T. Theobalds (1959, p.31):

L'engagement leur demande non pas de propager une ligne de conduite d'un parti pris mais de travailler tout simplement avec une conscience de leur propre responsabilité envers leur société et envers la période révolutionnaire déterminée que traversent les Antilles et le monde en général.

En réalité, même s'il peut ne pas, à des moments donnés, se trouver en personne au milieu de son peuple, tout écrivain doit toujours se rendre compte du fait que son tout premier public ne pourrait se distancier de celui du peuple auquel il appartient. C'est ce point de vue que T. Osawaru (2014, p. 237) renforce quand il explique que:

L'écrivain n'écrit pas de manière isolée. Il se trouve au sein d'un peuple, un peuple duquel il est le porte-parole. Son écriture doit se tisser par conséquent autour de l'aspiration de ce peuple. Ses publications littéraires ne trouvent de la pertinence que lorsqu'elles renforcent le cri ou l'aspiration de son peuple.

L'écrivain antillais est donc tenu de ne pas se laisser restreint soit par les exigences de son pays de résidence soit par celles des maisons d'éditions. Son but principal doit être conçu pour qu'il soit le porte-parole de son peuple.

Conclusion

Pour conclure, il faut admettre le fait que l'écrivain antillais de l'extérieur est déchiré entre fidélité au pays de départ et au pays hôte. Cette situation nuit quand même à l'épanouissement des principes de l'engagement littéraire et le fait d'aider son peuple à prendre conscience de leur réalité tant politique que sociale. Faut-il habiter un pays pour qu'on puisse en parler de façon fidèle ? Faut-il se trouver au sein d'un peuple pour lui servir de porte-parole, pour savoir reconnaître ses plaies, ses plaintes, ses aspirations, ses rêves et son espoir ? L'écrivain antillais de l'extérieur semble ne pas trouver de réponses à ces questions épineuses. Or, La vérité est que toute littérature se reconnaît de prime abord par son attachement à un espace ou à une représentation culturelle. S'enraciner à une origine spécifique par le biais des thèmes traités donne à la littérature ainsi produite l'expression et l'identité culturelle faute de quoi l'œuvre littéraire produite devient méconnaissable et inclassable. Cette identité culturelle, au lieu de la borner, sert d'appui à l'œuvre produite, d'où elle puiserait la force de se répandre à travers le monde. C'est dans ce sens que notre étude a eu pour cible de porter à la connaissance des écrivains antillais de l'extérieur que malgré la difficulté de publier ailleurs et les tentatives séduisantes de remanier leurs œuvres de manières à y atténuer le traitement des thèmes qui affectent leur peuple, rien ne doit empêcher leur fidélité au pays natal. Leurs œuvres doivent prendre en considération la réalité du peuple antillais.

Références Bibliographiques

- ALAIN Brossat et DANIEL Maragnès, 1981, *Les Antilles dans l'impasse*, Paris, Editions Caribbéennes.
- ANGREY Unimna, 2008, *Les Romans de Maryse Condé et les perspectives d'avenir des Antilles*, Calabar, Optimist Press.
- ANTOINE Regis, 1992, *La Littérature Franco-antillaise-Haïti, Guadeloupe et Martinique*, Paris, Editions Karthala.

- BARTHES Roland, 1965, *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Gonthier.
- CESAIRE Aimé, 1956, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence Africaine.
- CHAMOISEAU Patrick, 1990, *Antan d'enfance (une enfance créole I)*, Paris, Hatier.
- , 1994, *Chemin d'école, (une enfance créole II)*, Paris, Editions Sepia.
- , 2005, *A bout d'enfance, (une enfance créole III)*, Paris, Gallimard.
- , 1997, *Ecrire en pays dominé*, Paris, Gallimard.
- CONDE Maryse, 1972, *Dieu nous l'a donné*, Paris, P.J. Oswald.
- , 1976, *Hérémakhonon*, Paris, Union Générale d'Editions.
- DAHOU DA Kanaté, 2001, « Aimé Césaire, Paul Chamberland et le pays de l'exil, » *Présence Africaine*, 163/164, Septembre, p.158-167.
- DELAS Daniel, 2001, "Dany Laferrière, un écrivain en liberté," *Notre Librairie*, 146, octobre-décembre, p. 88-91.
- ECHENIM Kester, 2010, *Etudes critiques du roman africain francophone*, Benin City, Mindex Publishing.
- HOFFMAN Léon-François, 1991, « Le Roman haïtien des dix-dernières années » *Notre Librairie*, dix ans de littérature, 1980-1990, p. 23-36.
- GLISSANT Edouard, 1981, *Le Discours Antillais*, Paris, Seuil.
- LUCAS Raphael, 2008, « La Littérature caribéenne et l'exil: la migration des imaginaires » *Culture Sud Caraïbes: un monde à partager* 168, janvier-mars p.178-189.
- MOKWENYE Cyril, 1997, « L'Ecrivain antillais francophone devant son public: problèmes et perspectives. » *Revue nigériane d'études françaises*, 5, p. 95-109.
- , 1998, « René Maran et Salvat Etchart: Renégats? Négrophiles? Ou Humanistes? Réflexions sur Batouala et Les

Nègres servent d'exemple », *Revue nigériane d'études françaises*, 6, p 104-116.

MOUDILENO Lydie, 1997, *L'Ecrivain antillais au miroir de sa littérature*, Paris, Karthala.

OBSZYNSKI Micha, 2018, « La littérature antillaise en attente d'un nouveau souffle-entretien avec Raphaël Confiant, romancier » dans *Interfrancophonies 9, la Francophonie translingue (sections Mélanges)*, Alain Ausoni, éd. p.133-140.

OSAWARU Terry, 2011, « Le Thème de la mort dans la littérature antillaise à travers *Dominique nègre esclave* de Léonard Sainville » *RANEUF*, 8, octobre, p.240-248.

-----, 2014, « 'Sur la notion de la subjectivité dans le roman antillais' » *Le Bronze*, 2, Novembre, p.233-243.

PFAFF Françoise, 1993, *Entretiens avec Maryse Condé*, Paris, Karthala.

PINEAU Gisèle, 1992, *Un papillon dans la cité*, Paris, Edition sepia.

-----, 1996, *L'exil selon Julia*, Paris, Editions stock.

-----, 2005, *Caraïbes sur seine*, Paris, Editions Dapper.

-----, 2010, *Case mensonge*, Paris, Bayard Editions.

ROSELLO Mireille, 1992, *Littérature et identité créole aux Antilles*, Paris, Karthala.

SAINVILLE Léonard, 1959, "Le Roman et ses responsabilités," *Présence Africaine*, 26, mars- 1er Avril, p.37-50.

SCHON Nathalie, 2003, *L'Auto-exotisme dans les littératures des Antilles françaises*, Paris, Karthala.

THEOBALDS Tom, 1959, « La Littérature engagée et l'écrivain antillais », *Présence Africaine*, 26, mars- 1er avril, p.27-36.

WARNER-VIERYA Myriam, 1980, *Le Quimboiseur l'avait dit...*, Paris, Présence Africaine.

-----, 1982, *Juletane*, Paris, Présence Africaine. ■■■■